André BURGUIÈRE & Bernard VINCENT (dir.), *Un siècle d'historiennes*

Paris, Des femmes-Antoinette Fouque, 2014, 350 p.

Sylvie Steinberg

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/13093>

DOI : [10.4000/clio.13093](https://doi.org/10.4000/clio.13093)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016

ISBN : 978-2-7011-9852-1

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Sylvie Steinberg, « André BURGUIÈRE & Bernard VINCENT (dir.), *Un siècle d'historiennes* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 43 | 2016, mis en ligne le 07 juillet 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/13093> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.13093>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

André BURGUIÈRE & Bernard VINCENT (dir.), *Un siècle d'historiennes*

Paris, Des femmes-Antoinette Fouque, 2014, 350 p.

Sylvie Steinberg

RÉFÉRENCE

André Burguière & Bernard Vincent (dir.), *Un siècle d'historiennes*, Paris, Des femmes-Antoinette Fouque, 2014, 350 p.

- ¹ *Un siècle d'historiennes*, c'est sous ce titre qu'André Burguière et Bernard Vincent ont convié vingt auteurs à dresser le portrait de vingt historiennes, dix françaises et dix étrangères. À bien des égards, l'entreprise échappe à toute tentative de classification dans un genre historiographique précis. Il ne s'agit pas, dans l'esprit des maîtres d'œuvre, d'établir un palmarès des personnalités vivantes ou disparues ayant marqué le ^{xx}e siècle. L'ouvrage n'est pas non plus une socio-histoire qui rendrait compte de la place progressivement occupée dans le monde académique par les femmes faisant profession d'historiennes. On y trouvera peu de statistiques concernant la féminisation de la profession, peu d'analyses du milieu académique, des cursus et des carrières. Le livre ne se veut pas non plus historiographique : ce n'est pas parce qu'elles ont abordé des thèmes communs ou participé à une même école historique que leurs parcours sont retracés dans ces quelque 350 pages. Projet atypique, et de ce fait stimulant, ce livre n'en offre pas moins à ses lectrices et lecteurs des éléments importants pour appréhender, d'une part, l'influence du cadre académique dans les parcours féminins évoqués, et, d'autre part l'apport de ces individualités à l'écriture de l'histoire au cours du ^{xx}e siècle.
- ² Le nombre des portraits est ici trop restreint pour qu'on puisse en tirer des généralités sur les carrières féminines. De même, manquent en introduction des explications sur les critères de choix ayant présidé à leur élection qui permettraient d'évaluer leur représentativité. Il n'empêche que, d'un bout à l'autre du siècle, les évolutions sont

sensibles, tant la profession d'historien s'est transformée et avec elle, la situation des femmes dans l'université et la recherche. Née en 1899, Frances Amelia Yates incarne ici le type même de l'amatrice éclairée britannique, largement autodidacte, ayant bénéficié d'une éducation maternelle « en chambre », comme le souligne le titre de son portrait. Devenue une impressionnante érudite grâce à son exploration méthodique de la bibliothèque constituée par Aby Warburg, c'est sans contrainte qu'elle aborda les sujets les plus inattendus, depuis les idéaux chevaleresques de la noblesse, Giordano Bruno, les sciences occultes ou les arts de la mémoire. À l'autre bout du siècle, la carrière de Barbara Stollberg-Rilinger, née en 1955 – la plus jeune du corpus –, devenue à 42 ans « professeur ordinaire » à l'université de Münster, constitue un classique parcours d'excellence universitaire, ponctué de prises de responsabilités institutionnelles et de récompenses, au cœur d'un domaine scientifique parmi les plus prestigieux outre-Rhin : l'histoire politique des institutions, traditionnellement masculine. Dans l'intervalle, les historiennes de la génération recrutée dans les années 1960, Catherine Coquery-Vidrovitch, Christiane Klapisch-Zuber, Annie Kriegel, Claude Mossé, Mona Ozouf, Évelyne Patlagean, Michelle Perrot, Lucette Valensi, Natalie Zemon-Davis présentent des traits communs assez frappants : une formation universitaire et des diplômes équivalents à ceux des hommes, un goût marqué pour la pédagogie – au-delà de la quasi-obligation de commencer leur carrière comme professeure de lycée –, une inscription dans des équipes scientifiques pratiquant l'enquête de terrain et le travail collectif qui leur permet peu à peu de s'émanciper intellectuellement de leurs maîtres, trouvant leurs propres voies de recherche et gravissant les échelons de la carrière universitaire... avec plus ou moins de facilités. Blessées durant leur enfance par la tragédie de la Seconde Guerre mondiale – parfois de façon tout à fait directe pour celles qui ont été victimes des persécutions antisémites –, engagées dans les luttes anti-colonialistes et dans les affrontements de la guerre froide, les historiennes de cette génération ont aussi mené de front leur pratique de l'histoire et leurs engagements personnels et militants, adoptant puis discutant le paradigme marxiste dominant des études historiques de l'époque.

- 3 Indiscutables, les apports de ces historiennes sont des plus variés, traversant les siècles et les continents. Malgré tout, leur intérêt pour des cultures étrangères, leur goût pour les voies traversières qui cheminent avec l'anthropologie, la sociologie ou à la psychanalyse (Lynn Hunt), leur propension à se pencher sur l'histoire des minorités, des marginaux ou des rebelles, réunit nombre de leurs œuvres. Beaucoup se sont lancées dans l'aventure de l'histoire des femmes à partir d'un engagement féministe et d'une réflexion sur leur identité personnelle, depuis Takamure Itsue, pionnière méconnue de l'histoire des femmes au Japon dès les années 30, jusqu'à Michelle Perrot, Christiane Klapisch-Zuber et Natalie Zemon Davis. Mais ce sont aussi les terrains laissés en friche par les hommes qui ont retenu leur attention. Comme le soulignent André Burguière et Bernard Vincent dans leur préface, leur « position décentrée d'*outsider* » les a sans doute poussées à voir le monde à partir de ce décentrement. Suggestive, cette hypothèse tient compte de la difficulté qu'ont éprouvée ces historiennes à être reconnues dans un monde académique majoritairement masculin. Elle est sans doute moins convaincante pour les années 1970-1980, lorsque les historiens, et non seulement les femmes, se sont massivement intéressés aux « oubliés de l'histoire », quoiqu'on pourrait étendre l'hypothèse à d'autres groupes – masculins – d'*outsiders*.
- 4 En forme d'hommages, l'ouvrage livre de très beaux portraits, donnant une existence à des noms ordinairement seulement associés à des couvertures de livres, rappelant

l'importance des lieux et des milieux du travail intellectuel, évoquant des échanges et des relations humaines dont les productions écrites ne témoignent généralement pas. Il est aussi une forme de réparation puisque c'est un autre livre, *Les Historiens*, dirigé par Véronique Sales, paru en 2003 qui en a été le moteur, celui-là ne comportant inexplicablement (ou presque) aucun portrait de femmes. Fallait-il, pour combler cette omission, faire le choix de ne demander qu'à des hommes de rédiger ces portraits et présenter (quoiqu'avec ironie) ce choix comme un geste de « galanterie », dans la préface ? Au-delà de son caractère suranné, cette intention est tout à fait paradoxale. Si les femmes ont cessé d'être illégitimes sur le terrain de l'écriture de l'histoire, alors elles ne devraient pas continuer à l'être sur le terrain de l'historiographie.

AUTEURS

SYLVIE STEINBERG

EHESS (Centre de recherches historiques)